

| | |
|--------------|---|
| Title | Jules Verne, vulgarisateur? |
| Author(s) | Garrabet, Christophe |
| Citation | 言語文化共同研究プロジェクト. 2020, 2019, p. 13-22 |
| Version Type | VoR |
| URL | https://doi.org/10.18910/77072 |
| rights | |
| Note | |

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

Jules Verne, vulgarisateur ?

Christophe Garrabet

Introduction

Depuis une trentaine d'années, la critique cherche à débarrasser Jules Verne de son image d'« excellent auteur pour enfants et adolescents, utile vulgarisateur des sciences et de la géographie, habile conteur, mais plus pédagogue qu'artiste¹ ». Luc Steinmetz reconnaît dans le romancier nantais « un imaginaire qui se sert de la science comme d'un tremplin (d'un alibi) pour réaliser son rêve, celui de redire le monde à sa manière et d'entrer tout vivant dans l'impossible² », tandis qu'Olivier Dumas³, feu président de la Société Jules-Verne, envisage le recours à la science comme un effet de réel donnant de la vraisemblance au récit. La science serait ainsi bien plus pour lui la source d'un imaginaire, ou une technique d'écriture, qu'un savoir à transmettre. En ce sens, le projet vernien semble bien loin de celui de la vulgarisation scientifique, et on aimerait répondre par un non définitif à la question posée dans le titre.

Toutefois, une disqualification trop rapide pourrait sembler arbitraire. La recherche contemporaine ne nie d'ailleurs pas la part de vulgarisation de l'œuvre vernienne, même si elle appelle à la dépasser pour faire entrer l'auteur de plain-pied dans la « vraie » grande littérature. Surtout, Jules Verne reste encore largement aujourd'hui cet écrivain visionnaire et féru de sciences que présentait le docteur Fournier lors de ses obsèques :

Il [=Jules Verne] a inculqué aux jeunes gens, à la manière d'un éducateur, le goût de la géographie, de la cosmographie, de la géologie, de la chimie, etc.

¹ P. Blondeau. « Construction d'un discours médiatique : Jules Verne au *Journal des débats* », in M.-F. Melmoux-Montaubin et C. Reffait (dir.), 2012. *Les Voyages extraordinaires de Jules Verne : de la création à la réception*. Amiens, Encrage Université, p.187.

² J.-L. Steinmetz, 2012. « Introduction » aux *Voyages extraordinaires. Les Enfants du capitaine Grant. Vingt mille lieues sous les mers*. Paris, Gallimard, p.XXX.

³ Voir O. Dumas. « Verne et la science », in J.-P. Picot et C. Robin (dir.), 2005. *Jules Verne cent ans après. Actes du colloque de Cerisy*. Rennes, Terre de brume, pp.335-345.

Il a fait aimer la science, à la manière d'un vulgarisateur, et provoquer l'élan des découvertes. Il a été un précurseur, une sorte de devin moderne, car il a prévu l'aéronef dirigeable, le sous-marin, le télégraphe sans fil, la conquête du pôle, l'interplanétorisme [sic] ⁴.

Alors, Jules Verne, « vulgarisateur », « éducateur », « devin » ? Avant de discuter la réalité de cette assertion, il faudra d'abord la traiter pour ce qu'elle est, le leg d'une tradition critique : elle correspond en effet avant tout à l'image qui historiquement a été donnée du romancier, et nécessite pour être comprise un retour sur la réception de ces textes. Ceci permettra de mieux cerner les enjeux des débats contemporains et ce qu'on a pu entendre par « vulgarisation » lorsqu'on a appliqué ce terme à l'écrivain. La discussion sur sa pertinence pourra ensuite s'ouvrir en s'attachant à des exemples concrets des *Voyages extraordinaires* et leur mise en regard avec les récits de vulgarisation scientifique qui fleurissent dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le Jules Verne de la tradition

L'image d'un romancier savant, qui sait allier à la vérité scientifique le plaisir fictionnel, se met en place du vivant de Jules Verne. C'est Hetzel, son principal éditeur et son meilleur publiciste, qui trace pour la première fois ce portrait dans la préface aux *Aventures du capitaine Hatteras* :

Ce qu'on promet si souvent, ce qu'on donne si rarement, l'instruction qui amuse, l'amusement qui instruit, M. Verne le prodigue sans compter dans chacune des pages de ses émouvants récits.

[...] Le mérite de M. Jules Verne, c'est d'avoir le premier et en maître, mis le pied sur cette terre nouvelle, c'est d'avoir mérité qu'un illustre savant, parlant de ses livres que nous publions, en ait pu dire sans flatterie : « Ces romans qui vous amuseront comme les meilleurs d'Alexandre Dumas, vous instruiront comme les livres de François Arago ».

⁴ Cité par A. Braut, « Nécrologie vernienne : lecture du supplément du *Magasin d'éducation et de récréation* du 1er avril 1905 », in M.-F. Melmoux-Montaubin et C. Reffait (dir.), 2012. *Op.cit.*, p.228.

[...] Son but est, en effet, de résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers⁵.

Ces traits sont repris inlassablement par les publications de l'époque, et l'on peut affirmer avec Simone Vierende qu'« une étude des critiques du temps, dans les journaux, montre que pour les journalistes les moins connus de nos jours, les critiques sont plus ou moins inspirées par l'éditeur⁶ ». Philippe Blondeau a pu illustrer ce fait à travers l'exemple du *Journal des débats*⁷, quotidien républicain qui proposait régulièrement des comptes-rendus d'œuvres littéraires. Ceux consacrés aux romans de Jules Verne étaient toujours positifs, et ceci quel que soit leur auteur : les journalistes n'expriment aucun point de vue dissonant et voient dans chaque nouvelle œuvre « un livre très amusant, très instructif, très sage⁸ ». Il est vrai que le périodique entretenait une relation particulière avec Hetzel, qui y faisait paraître régulièrement des publicités, et avec Verne, puisque certains de ses romans comme *De la Terre à la Lune* ou *Autour de la Lune* y furent publiés en feuilletons. L'influence de l'éditeur est en effet grande, et l'une de ses priorités est de contrôler l'image de son auteur : il modèle tout autant le discours critique sur Verne au XIX^e siècle que sa réception.

Les romans verniens étaient ainsi perçus comme des œuvres fictionnelles au projet didactique affirmé, et étaient naturellement associés à la vulgarisation scientifique. À en croire le géographe Vivien de Saint-Martin, même l'Académie française souscrivait à cette lecture : elle couronne en 1872 Jules Verne « pour l'ensemble des livres de vulgarisation, où le savant écrivain a su renfermer d'une manière si heureuse dans le cadre ingénieux d'une suite de voyages fictifs, une instruction au fond très solide et très sérieuse sous le charme dont l'imagination l'enveloppe⁹ ». Émile Zola, qui s'est par ailleurs parfois montré sévère à l'égard du romancier¹⁰, ne cesse de recourir au même

⁵ P.-J. Hetzel, « Avertissement de l'éditeur », in J. Verne, 2005 [1866]. *Voyages et Aventures du capitaine Hatteras*. Paris, Gallimard, pp.26-27.

⁶ S. Vierende, 1986. *Jules Verne*. Paris, Balland, p.372.

⁷ P. Blondeau. *Op. cit.*, pp.187-203.

⁸ F. Camus, « Cinq semaines en ballon » in *Journal des débats* (12 février 1863).

⁹ L. Vivien de Saint-Martin, 1873. *L'Année géographique, 1872*. Paris, Hachette, p.429.

¹⁰ Christophe Reffait distingue deux moments dans les textes critiques de Zola sur Verne : une période de bienveillance (1866-1873), où le projet de dramatisation de la science est plutôt loué pour son caractère incitateur ; une période de décrédibilisation (1877-1881), où le projet est décrié à la fois par sa qualité didactique nulle et par l'inconséquence de l'invention romanesque. Voir C. Reffait, « Verne et Zola : Éléments du discours critique du XIX^e siècle », in C. Reffait

lexique : Jules Verne est « un aimable vulgarisateur¹¹ », « il s'est fait un nom très populaire, avec ses livres si fins et si intéressants de vulgarisation scientifique¹² », son succès s'explique parce que « le goût du public est à ces vulgarisations amusantes de la science¹³ ».

Or cette lecture a été reprise au siècle suivant, pérennisant à la fois l'image d'un auteur vulgarisateur et d'une œuvre romanesque de vulgarisation. Au milieu du XX^e siècle, Catherine Bonnier de la Chapelle et Alain Parménie présentent la naissance du *Magasin d'Éducation et de Récréation* comme le fruit d'une collaboration à trois entre Jean Macé, Hetzel et Verne. Or, selon eux, les tâches sont clairement réparties, et ne font pas place au doute : à Macé la partie éducative, à Hetzel la partie récréative, et, pour le « problème plus difficile à résoudre, celui de ce qu'il faut bien appeler la vulgarisation scientifique », Jules Verne, présenté comme, « pour la partie scientifique du périodique, le collaborateur rêvé¹⁴ ». Simone Vierne le répète encore trente ans plus tard : « le rôle précis de Jules Verne [au *Magasin d'Éducation et de Récréation*], c'est donc de faire passer, sous une forme romanesque, toutes les connaissances nouvelles du temps¹⁵ ».

Les exemples pourraient être multipliés à l'infini : quasiment toutes les études présentent à un moment ou à un autre ce point de vue, véritable figure imposée de la critique vernienne, même si certaines ne l'adoptent pas. Il en résulte une imprécision manifeste, un flou autour de l'utilisation des termes « vulgarisateur » et « vulgarisation ». Alors que le premier pouvait désigner l'auteur savant, et l'anticipateur des avancées techniques futures, il se rapporte à l'inverse chez Jacques Noiray à celui qui ne sait pas, puisque « l'écrivain [=Verne] n'est pas un savant, spécialiste de la matière traitée, mais un vulgarisateur qui doit assimiler le premier (rapidement et provisoirement) le sujet dont il va parler¹⁶ ». Quant à « vulgarisation », le mot peut renvoyer aussi bien à la dimension didactique prêtée aux romans, et donc à un certain talent pédagogique de

et A. Schnaffner (dir.), 2007. *Jules Verne ou les inventions romanesques*. Amiens, Centre d'études du roman et du romanesque de l'Université de Picardie-Jules Verne : Encrage université, pp.51-65.

¹¹ É. Zola, 1881. *Nos auteurs dramatiques* in *Émile Zola. Œuvres complètes, tome 11*. Édition établie par Henri Mitterand, 1968, Paris, Cercle du livre précieux, p.755.

¹² É. Zola, 1873. *Causeries dramatiques* in *Émile Zola. Œuvres complètes, tome 10*. Édition établie par Henri Mitterand, 1968, Paris, Cercle du livre précieux, p.1109.

¹³ É. Zola, 1881. *Les Romanciers naturalistes* in *Émile Zola. Œuvres complètes, tome 11*. Édition établie par Henri Mitterand, 1968, Paris, Cercle du livre précieux, p.235.

¹⁴ C. Bonnier de la Chapelle, Catherine et A. Parménie, 1953. *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs, P.-J. Hetzel (Stahl)*. Paris, Albin Michel, p.427.

¹⁵ S. Vierne, *Op. cit.*, pp.45-46.

¹⁶ J. Noiray, « L'inscription de la science dans le texte littéraire : l'exemple de *Vingt mille lieues sous les mers* », in C. Reffait et A. Schnaffner (dir.), *Op. cit.*, p.30.

Verne, ou au contenu d'une œuvre dont la fonction est de « réunir la somme d'un savoir scientifique¹⁷ ». Son utilisation en vient à décrire vaguement un accord avec l'air du temps, à l'exemple de Daniel Compère pour qui « située dans une perspective encyclopédique, cette œuvre participe assurément au grand courant de vulgarisation des connaissances qui se développe en France à l'époque¹⁸ ». Au final, il semble que les mots « vulgarisateur » et « vulgarisation » servent avant tout à souligner la présence de savoirs scientifiques ou techniques dans ces romans, à signaler le lien particulier entre littérature et science dans l'œuvre de Jules Verne ; hérités d'une tradition critique née du vivant de l'auteur et grandement inspirée par Hetzel, ils sont repris sans que leur sens ne soit réellement interrogé ou approfondi.

Or, pour la critique contemporaine, au vague de ces deux termes s'ajoute l'interrogation sur leur pertinence à rendre compte du projet littéraire vernien. Symptomatiquement, Jacques Noiray, qui partait en 1982 du postulat classique selon lequel « le but de l'œuvre est ainsi clairement défini : description géographique et vulgarisation scientifique¹⁹ », en arrive trente ans plus tard à remettre en cause l'adhésion de Verne « à sa mission d'écrivain vulgarisateur²⁰ », lui qui est maintenant présenté comme prenant ses distances avec les « injonctions sourcilieuses de Hetzel, de Jean Macé et de tous les ennuyeux thuriféraires de la science²¹ ». Le but didactique des écrits de Verne, assimilé souvent hâtivement au prétendu caractère vulgarisateur de ses textes, a en effet un statut extrêmement ambigu car il lui est assigné de l'extérieur. C'est son éditeur Hetzel qui la vante et la promet dans ses publicités. Or, et c'est la position de la critique moderne, tout tend à penser que dans sa réalisation, le romancier s'est écarté de ce projet qu'il ne partageait pas. Olivier Dumas rappelle d'ailleurs que Jules Verne avait lui aussi imaginé pour les *Aventures du capitaine Hatteras* une préface affirmant une ambition bien différente de celle d'Hetzel. Le texte de l'écrivain ne fait montre d'aucune prétention vulgarisatrice, et le recours à l'information scientifique s'explique par les exigences esthétiques d'une vraisemblance que l'auteur désire pousser à l'extrême : « Personne n'a donné aux fictions une plus saisissante réalité, et, en lisant ses livres, on arrive réellement à se demander si de pareils ouvrages sont le fruit de

¹⁷ J. Noiray, 1982. *Le Romancier et la machine. L'image de la machine dans le roman français (1850-1900), tome II Jules Verne – Villiers de l'Isle d'Adam*. Paris, José Corti, p.13.

¹⁸ D. Compère, 1991. *Jules Verne écrivain*. Genève, Droz, p.21.

¹⁹ J. Noiray, 1982. *Op. cit.*, p.12.

²⁰ J. Noiray, 2007. *Op. cit.*, p.47.

²¹ *Ibid.*, p.48.

l'imagination. Ainsi le lecteur est-il entraîné malgré lui à la suite des audacieux personnages que l'auteur met en scène²² ».

Jules Verne et la vulgarisation

La critique contemporaine, en déplaçant la réflexion sur la finalité de l'écriture vernienne vers des questions de création ou d'imaginaire, conteste l'importance du projet didactique. Toutefois, jamais elle ne le nie : elle s'attache à mettre en lumière une dimension supplémentaire de l'œuvre, dimension qu'elle juge plus primordiale, mais qui n'efface pas l'image du Verne vulgarisateur. Michel Serres relève ainsi un exemple de ce qu'il appelle « une vulgarisation magnifiquement réussie²³ » à la fin du chapitre VI d'*Autour de la Lune*²⁴, et de façon générale tous s'accordent à relever çà et là des passages où l'auteur présentent des savoirs, les explique et les fait comprendre, ce qui est le propre de la vulgarisation. Le *Voyage au centre de la Terre* lui donne ainsi l'occasion d'insérer dans le cours du roman des exposés sur les différents minéraux rencontrés lors de la descente des personnages, comme dans l'exemple suivant où il est question du granite :

Vers six heures, cette fête de la lumière vint à diminuer sensiblement, presque à cesser ; les parois prirent une teinte cristallisée, mais sombre ; le mica se mélangea plus intimement au feldspath et au quartz, pour former la roche par excellence, la pierre dure entre toutes, celle qui supporte, sans être écrasée, les quatre étages des terrains du globe. Nous étions murés dans l'immense prison de granit²⁵.

Il n'en demeure pas moins que si vulgarisation il y a dans l'œuvre de Verne, elle reste limitée à de brefs passages textuels parfaitement isolables et parsemés au gré des péripéties des personnages. Comparée aux récits de vulgarisation scientifique²⁶ de la

²² Cité par O. Dumas, *Op. cit.*, p.336. Le texte figure originellement à la page 49 du *Cahier de Nantes* numéro 7.

²³ M. Serres, *Op. cit.*, p.106.

²⁴ Il loue dans ce passage l'illustration saisissante du système gravitationnel planète-satellite : pour mémoire, les passagers s'y aperçoivent que le cadavre d'un chien qu'ils avaient jeté hors de l'obus suit la trajectoire de la capsule dans le vide interplanétaire...

²⁵ J. Verne, 2001 [1864]. *Voyage au centre de la Terre*. Paris, Le Livre de poche, pp.154-155.

²⁶ Sur ce genre de littérature didactique, voir mon article « Raconter les savoirs ; les récits de vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle », in L. Dahan-Gaida, C. Maillard, G. Séginger et L. Talairach-Vielmas (dir.), 2017, *Penser le vivant*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp.289-307.

seconde moitié du siècle, elle révèle une différence fondamentale d'échelle. En effet, à la différence des *Voyages extraordinaires*, ces textes se caractérisent par leur finalité didactique assumée et par la quantité d'informations scientifiques. Alors que Verne saupoudre son intrigue d'une multitude de savoirs différents, les « histoires de » se proposent de traiter exhaustivement un thème particulier dans l'intégralité du livre, à la manière d'un manuel de science qui aurait été mis en récit. C'est la dimension macroscopique du procédé qui fait l'originalité du genre, tout comme son caractère systématique. Peu d'ouvrages de Verne sont comparables à l'*Histoire d'une bouchée de pain*, exposé de sa première à sa dernière page de la fonction digestive chez l'homme, à l'*Aventure des os d'un géant*, dont le sous-titre « histoire familière du globe terrestre avant les hommes » explicite bien le contenu, ou encore à *L'Ami Kips*, qui passe en revue chapitre après chapitre toutes les familles du monde végétal. Au contraire, chez Jules Verne, la science est au service du récit, elle permet à l'imaginaire romanesque de se déployer : de ce fait, l'information scientifique reste l'accessoire de l'intrigue, alors que dans les récits de vulgarisation, elle est le fond de la fiction qui n'existe que pour permettre l'exposé du savoir.

Seul son traitement de la géographie, domaine privilégié de Verne selon Hetzel et la critique du temps, peut s'approcher des réalisations de cette littérature de vulgarisation. En effet, des romans géographiques comme *Cinq semaines en ballon* ou *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* adoptent bel et bien la forme générale d'un atlas qu'on traverse au gré des péripéties des héros : le premier permet de découvrir l'Afrique d'est en ouest, le second le monde entier. Ces deux romans se présentent ainsi comme une suite cohérente de tableaux dépeignant les espaces rencontrés, et reliés entre eux par la trame d'un récit d'aventures. Les exposés sur la géographie de toute la série des pays parcourus, sur leur faune et leur flore, sur leur société et leur histoire, leur économie ou leurs coutumes... forment par leur importance quantitative tout autant le contenu du livre que la fiction romanesque. Elles ont aussi un rôle structurel de premier ordre puisque le roman, récit d'un cheminement, avance de description en description.

Toutefois, il semble une nouvelle fois gênant de parler à leur sujet de vulgarisation scientifique, les savoirs choisis par Jules Verne étant d'une nature un peu particulière : ils relèvent tous d'informations anecdotiques ou pittoresques que l'on trouverait dans des récits de voyages ou même des guides de voyages, et ils ne se prêtent le plus souvent qu'à de simples descriptions assorties de trop rares explications. Ils sont en tout cas bien différents de ceux traités par le géographe Élisée Reclus dans ses récits de vulgarisation :

l'Histoire d'une montagne explique par exemple l'origine des montagnes ou la formation des moraines, et lorsqu'il fait la présentation de la faune et de la flore, celle-ci est explicitement liée à la notion d'étagement des climats en milieu montagnard. Ceci montre en quoi l'utilisation du terme « vulgarisation » au sujet de Verne est problématique : outre les doutes sur la finalité didactique de son œuvre et l'émiettement du savoir dans le texte, c'est la nature même du discours scientifique qui pose question. Peut-on encore parler de vulgarisation lorsque l'expression d'un savoir est cantonnée au régime descriptif et que le texte ne manifeste pas de volonté explicative ? Que l'on trouve des informations mêmes nombreuses dans un récit de voyages est une chose, en faire un ouvrage didactique de vulgarisation en est une autre. Ce point révèle en tout cas une nouvelle divergence entre les romans verniens et les récits de vulgarisation scientifique.

Ce point, longtemps passé sous silence, était d'ailleurs senti du vivant de l'auteur : de nombreux critiques, sensibles à cette différence, accordaient à Jules Verne une place particulière à côté de la vulgarisation classique. Beaucoup prenaient ainsi le soin de ne pas le mélanger à la foule des vulgarisateurs de l'époque, et le tenaient pour le créateur d'un genre nouveau :

Assurément, il s'est rencontré avant lui des écrivains qui ont tenté d'instruire en amusant, et de mêler à leurs récits d'ingénieux détails scientifiques ; mais cet art si difficile, M. Jules Verne a montré qu'il était passé maître dans un genre où il n'avait jamais eu d'égal.

Après tant de sortes de romans, roman judiciaire, roman d'aventures, roman moraliste, après Gaboriau, après Dumas, après Chavette, après Ferdinand Fabre, Jules Verne est venu, qui a créé le roman scientifique, si tant est que ces deux mots science et roman peuvent être accolés l'un à l'autre²⁷.

Cette dénomination de « roman scientifique », alors très largement adoptée, y compris par l'auteur qui parlait aussi parfois de « roman de la science », s'est d'ailleurs conservée jusqu'à aujourd'hui. Elle a le mérite de mettre l'accent sur ce qui donne sa

²⁷ P. Hippeau, 1880. « Littérateurs et savants ». Cité par J.-M. Margot, *Op. cit.*, p.143.

couleur à cette œuvre, à savoir son objet, la science et ses découvertes, sans faire référence à une quelconque transmission des connaissances. Elle souligne aussi sa dominante littéraire, étant avant tout une des formes parmi « tant de sortes de romans », qui prime sur sa dimension scientifique, seconde. Plus fondamentalement, Verne était très souvent présenté dès ses débuts chez Hetzel en contre-point de Jean Macé, comme si leurs contemporains reconnaissaient à travers eux deux pôles, deux protocoles mêlant discours scientifique et écriture romanesque. Entre autres, le *Journal des débats* revient incessamment sur une distinction générique qu'il perçoit sans pouvoir la préciser. Dans le premier article que le quotidien consacre à Jules Verne pour *Cinq semaines en ballon*, F. Camus se félicite ainsi de la sortie du roman en écrivant que « l'excellente collection de M. Hetzel s'enrichit aujourd'hui d'un aimable livre auquel nous oserions presque prédire un succès analogue, quoique dans un genre différent, à celui de l'*Histoire d'une bouchée de pain*, de M. Jean Macé²⁸ » ; quant à C. Clément, il présente deux ans plus tard la collection de Hetzel en parlant de « l'*Histoire d'une bouchée de pain*, de Jean Macé, et *Cinq semaines en ballon*, de Jules Verne, deux classiques en leur genre²⁹ ». Si elle n'est pas approfondie, cette division met le doigt sur des divergences de projet et d'écriture entre le roman d'aventures d'inspiration scientifique à la Verne et la leçon mise en fiction des récits de vulgarisation scientifique.

Conclusion

La critique contemporaine, en mettant au premier plan la visée proprement littéraire de l'œuvre vernienne, a été amenée à discuter l'image traditionnelle du romancier nantais ; elle a par là même encouragé sa réévaluation, en le sortant du carcan de la littérature pour la jeunesse, et en le consacrant comme auteur « sérieux » à part entière. Son entrée récente dans la prestigieuse édition de La Pléiade est la plus éclatante preuve de son succès. Elle s'est employée pour cela à « déhetzéliser » Jules Verne afin de retrouver l'artiste derrière le miroir déformant de l'éditeur. C'est en effet ce dernier qui assigne aux *Voyages extraordinaires* leur projet didactique et impose l'image d'un écrivain vulgarisateur, contre la volonté de l'auteur.

Toutefois, la critique contemporaine ne cherche pas à renier cette image, mais plutôt à la compléter : la vulgarisation ne serait ainsi qu'une des facettes de l'auteur, et pas la

²⁸ F. Camus, « *Cinq semaines en ballon* » in *Journal des débats* (12 février 1863).

²⁹ C. Clément, *Journal des débats* (23 décembre 1865).

plus importante. Mue par la volonté de promouvoir le romancier, elle suit une logique de l'accumulation qui exclut tout retranchement : par conséquent, elle ne remet pas en cause le lien originel qu'Hetzl a tissé entre Jules Verne et la figure du vulgarisateur, préférant parler du dépassement de ce rôle trop simple. Pourtant, c'est bel et bien ce lien qui est problématique : s'il y a de l'information scientifique dans ses romans, elle est bien trop peu systématique, et bien trop peu développée pour pouvoir satisfaire aux usages de la vulgarisation de l'époque. Sa nature même pose question : elle se limite le plus souvent à du descriptif lorsque la vulgarisation relève par essence du discours explicatif. Dans les romans de Verne, l'information scientifique, placée dans la bouche des personnages, sert avant tout à construire leur ethos d'hommes savants, sans que soit réellement prise en compte leur compréhension par le lecteur : elle s'apparente d'ailleurs bien plus à une fiche encyclopédique qu'à la leçon du maître d'école.

La présence seule de savoirs dans un texte ne suffit pas à en assurer la nature vulgarisatrice, sinon à accueillir en son sein un large éventail d'écrits allant de la littérature naturaliste au récit de voyages. Étonnamment, du vivant de Jules Verne, cette originalité semble avoir été perçue, et ceux-là même qui pouvait le tenir pour un vulgarisateur lui réservait néanmoins une place à part. L'opposition à son confrère du *Magasin d'éducation et de récréation* Jean Macé, auteur du parangon de la littérature de vulgarisation l'*Histoire d'une bouchée de pain*, signale sa singularité : si Verne écrit bien des romans scientifiques, ce ne sont pas des romans de vulgarisation scientifique car il n'est pas un vulgarisateur. Au contraire, le professeur d'histoire naturelle Macé, qui met à la portée de ses lecteurs le contenu des manuels d'anatomie et de physiologie du temps, fait réellement œuvre de vulgarisateur en proposant de vraies fictions didactiques.